

XYZ. La revue de la nouvelle



Deux sacrements

Gilles Pellerin

Irritation

Number 97, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2786ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pellerin, G. (2009). Deux sacrements. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (97), 39–43.

Deux sacrements

Gilles Pellerin

DÈS MES PREMIERS JOURS en garderie, la directrice a détecté en moi ce qui pourrait constituer ma principale force, mais risquait de devenir mon talon d'Achille : j'aimais mon métier, j'aimais les enfants qui m'étaient confiés, et ceux-ci me le rendaient. Non que j'aie été exempte de sautes d'humeur ou que je n'aie jamais fait preuve de sévérité dans la réprimande : à ma sortie de l'école, je m'étais donné comme objectif de créer avec chaque petit une relation de proximité, tout en maintenant entre eux et leur éducatrice la distance qui doit séparer le groupe de celle qui en a charge. Je crois encore possible de réaliser la quadrature du cercle, bien que la frontière qui sépare la zone où la femme est avec eux de celle où l'éducatrice est hors d'eux soit ténue, aléatoire, en perpétuel déplacement. Surtout, il a toujours importé que dans l'une et dans l'autre je sois avec eux, que je ne trahisse pas ce que je crois être.

Les enfants ne naissent pas dans les feuilles de chou et n'atterrissent pas dans une garderie à l'âge de six mois, en provenance du néant — quoique. Ils ont une histoire ; ils sont imbriqués dans l'histoire de leurs parents ; de cette histoire un des parents s'est parfois exclu — je ne parle ici que des cas simples. J'ai consolé des mamans (et des papas) autant que leur progéniture, j'ai parfois raccompagné des gens en détresse chez eux, préparé le souper chez une mère qui n'avait plus que des larmes à servir sur les pâtes. Je le faisais moins par compassion, par souci de les soulager de leur situation de monoparentaux (j'aimerais trouver un mot moins laid) que par amour pour leurs enfants. Ils sont nés dans le gâchis, ils en paient le prix, et leurs parents aussi : il me semblait que c'était trop cher payé par les uns et les autres. Cela dit, si je pouvais permettre à une mère ou un père de reprendre sa place dans le cours normal de la vie, j'étais contente. Je ne dirais pas « heureuse » — c'est autre chose, ce pour quoi je ne suis pas douée.

La plupart du temps, mes initiatives ont produit le soulagement escompté : la tension avait baissé d'un cran quand je retournais chez

moi, une fois le gamin au lit. Qu'on omette de me remercier ne me désobligeait pas ; au contraire, des épanchements auraient montré à l'évidence la précarité de celui ou celle à qui je rendais service (j'estimais que cela faisait partie de mon service, justement), ce qui me semblait de nature à recréer la situation du pire dès le lendemain soir. Préparer les repas, laver le linge parce qu'on n'a que quelques rechanges devant soi, même raconter une histoire au chevet d'un enfant trop inquiet pour vouloir s'abandonner au sommeil : les corvées reviennent à un rythme implacable, elles lamentent l'âme de ceux qui ne peuvent s'y soustraire. Alors, quand on doit épouiller son enfant lors d'une épidémie, on craque.



Lui, il avait mauvaise mine. Venait chercher son fils en se régaland à l'avance du spaghetti qu'il mettrait tout à l'heure dans l'assiette. Pour convaincre Jérémie de se vêtir, il mettait une insistance dans le « miam miam », un prosélytisme tel qu'on aurait pu croire que c'était là le nom de l'enfant. Cela incluait un peu de réclame à son propre sujet (je suis un homme moderne, expert culinaire et père exemplaire qu'une sotte a laissé choir), mais c'est rétrospectivement que je puis l'affirmer. À l'époque, j'entendais plutôt le désarroi sous le menu. Un soir que Jérémie pleurait à fendre l'âme, tout aussi incapable de partir de la garderie qu'il l'avait été à y entrer au matin, je me suis commise, j'ai accompagné le fils et le père, sans qu'il me soit possible de déterminer aujourd'hui quelle phrase a été initialement dite, de lui (« Si Francine faisait un bout de chemin avec nous, arrêteras-tu de pleurer ? ») ou de moi (« Je vais dans la même direction que vous, si tu t'habilles vite, je t'accompagne jusque chez toi. »).

Sur le seuil, le père m'a offert de partager leur table. J'ai flairé le danger et n'ai accepté que contre promesse de faire la nounou ce soir-là, pendant qu'il sortirait. « Ça vous fera du bien. » Il a compris qu'il n'en irait pas autrement, quoiqu'il ait eu dans la voix ce petit quelque chose d'onctueux dont font usage certains séducteurs et que j'interprète maintenant comme une perche qu'il me tendait ou

plutôt un inestimable service qu'il me rendait : entrer dans sa vie et celle de son fils. À son retour, Jérémie dormait depuis longtemps, la vaisselle était faite, le calme régnait. Lui venait d'échapper à la corvée du coucher et s'en est montré tacitement reconnaissant. Il a eu la délicatesse de ne pas m'offrir un verre, le temps de le dire j'étais partie. Il n'y avait aucune ambiguïté. Aussi avons-nous recommencé quelques fois. Je jugeais que le petit garçon s'en portait mieux si son père pouvait une fois de temps en temps s'échapper avec ses copains ou une copine.

Jérémie a grandi, et je me suis sentie mal à l'aise quand il a raconté à tout venant que j'avais passé la soirée chez lui. Dans la maison d'un homme. Le père a protesté, avec une insistance que j'ai jugée déplacée. À son ton, il n'était pas loin de me reprocher de lui avoir procuré ce dont il avait bénéficié, comme si ses escapades le condamnaient comme mauvais père. Il m'a par la suite fait remarquer qu'en définitive j'avais abusé de lui et du petit (« un enfant donne un sens à la vie »). J'étais en somme allée chez lui faire le plein de ce que mon célibat me refusait. Les groupes ont tout de suite été refaits et l'on a confié Jérémie à une autre éducatrice. Cela valait mieux, car les commentaires de son père m'avaient atteinte et la chaleur dont le petit continuait de me gratifier me brisait le cœur.



Elle aussi, elle avait mauvaise mine. Une grande lassitude, une bouche crispée, une misanthropie de tous les instants. Elle était sans doute née magnifique, mais elle avait laissé le malheur lui buriner le visage — qu'en sais-je pour suggérer qu'elle avait permis au malheur de s'emparer d'elle ? Je lui en voulais presque de la voir rebutée par sa propre beauté. Et ce regard, noir, réprobateur (« La famine en Haïti, les attentats en Irak, le tsunami indonésien, vous ne pouvez tout de même pas faire comme si ça n'existait pas ! »). En somme, rien en elle ne me disposait à la soulager des soins domestiques une soirée par mois, sinon sa fille, la voix de Marie-Aude quand elle l'accueillait à son retour d'un « maman » cristallin. Le fait est que ma présence redonnait des couleurs à la mère. Elle rentrait de plus en

plus tard. Je n'ai pas tardé à comprendre qu'elle avait rencontré un homme que bientôt elle ne s'embarrasserait pas de ramener à la maison. La vie parfois reprend ses droits.

Marie-Aude avait atteint l'âge où certaines enfants jouent à la princesse. Ce qui exige un certain charme : la directrice elle-même avait offert de me remplacer un soir où cela m'était impossible de garder Marie-Aude. Quelle enfant merveilleuse ! s'était-elle exclamée le lendemain, avis que je partageais, avec les nuances qui s'imposent de la part de quelqu'un qui côtoie la merveille quotidiennement. (Je le dis sans acrimonie. Et sans me laisser influencer par ce qui est arrivé.) Qu'elle se soit mise à raconter combien j'étais chanceuse de passer la soirée en sa compagnie ne m'a pas semblé redoutable, si ce n'est le commentaire de la jalousie chez les autres enfants.

Je n'ai pas eu à prendre mes distances : de nouveau, comme par miracle, les groupes étaient refaits et je voyais bien comment, le soir au vestiaire, la mère me fuyait du regard. Je ne suis pas curieuse de nature, surtout quand je pressens que ce que je pourrais apprendre me porte préjudice. Je n'ai donc pas cherché à clarifier la situation auprès d'elle. Elle s'en est chargée : j'avais pris trop de place dans la vie de Marie-Aude, profitant du désarroi passager dans lequel la séparation d'avec son mari l'avait plongée pour m'immiscer entre la fille et la mère. Elle avait porté plainte ; la directrice n'en faisait pas un motif de renvoi, mais elle me priait de revoir mon rôle auprès des enfants.

Je me disais que soit le temps arrangerait la situation, soit Marie-Aude et Jérémie finiraient par entrer à l'école. Facile à dire : les deux gamins m'avaient conservé leur affection. Quant aux parents, que j'avais d'abord surpris à échanger des silences aigres-doux au moment d'habiller les enfants (ils travaillaient dans la même sphère professionnelle : peut-être se livraient-ils concurrence), ils s'étaient rapprochés au point qu'on pouvait désormais parler de connivence entre eux. Lui, il avait gagné en obséquiosité ; elle était devenue moins rigide, un sourire sur ce visage sévère était même envisageable. Il fallait les entendre, ensemble, parler du film vu la veille. Onctueux comme une sauce Mornay, comme des

sacrements. Je me consolais ironiquement de devoir tenir Marie-Aude et Jérémie à distance par le fait que les deux parents s'étaient réunis sur la base commune de leur ressentiment à mon endroit.

La mère avait de toute évidence surmonté son désarroi. Toujours est-il qu'elle a fini par se détendre, ce qui signifie qu'elle pouvait enfin me varloper. Sur un ton monocorde, elle m'a expliqué que, de toutes les exploitations dont elle avait été témoin, la pire sans doute consistait à s'emparer du bébé d'une autre — je cite. Si elle pouvait désormais m'en parler, c'est que l'événement était clos et qu'elle m'avait pardonné cette faiblesse de célibataire envieuse de la maternité dont elle doit faire son deuil. Comment ne pas reconnaître le verdict qui m'avait été infligé quelques mois plus tôt ?

Je suis partie de la garderie avant les deux enfants. La prudence dont je devrais faire preuve m'a semblé trop coûteuse pour l'idée que je me fais de mon métier et de l'entraide dont nous devons parfois faire preuve les uns à l'égard des autres. Agir autrement aurait été me trahir.

La directrice a accepté sans mal ma démission et j'ai été contente du nouveau cadre de travail dans lequel j'ai abouti. Si je repense ce soir à cet épisode, c'est que nous nous sommes croisés, Jérémie et moi, à l'épicerie. La copie de son père. Il ne m'aurait sans doute pas reconnue si mon nom n'avait pas été mentionné tout haut par une femme, sa mère, surprise et contente de revoir, après toutes ces années, l'éducatrice que son fils avait tant aimée. Le père avait pris tellement de place dans mon existence que j'en avais oublié l'existence de son ancienne épouse.

Jérémie ? Le regard qu'il m'a jeté, noir. Je ne croyais pas qu'on puisse autant s'imprégner des traits d'une belle-mère.